

Science Ménagère

Au temps de nos pères

Sous ce titre général, M. André de Maricourt publie dans l'Écho de Paris une série d'articles sur la vie familiale, dans l'ancienne France. Dépeignant le rôle de la "maîtresse de maison" et les difficultés qu'elle avait à surmonter pour la préparation de ces festins de gala dont le menu nous rend rêveur, il écrit :

L'ordinaire était plus simple. Vers 1740, un dîner bourgeois se composait d'un potage, de trois viandes et de trois desserts. C'est, d'ailleurs, ce qu'on appelait "un repas frugal".

On imagine donc bien que la tâche de la maîtresse du logis n'était point trop aisée ! A la campagne, il est vrai, on se nourrissait sur ses terres, et, pour le "seigneur et maître", la chasse et la pêche étaient des nécessités autant que des plaisirs.

De leur main experte, les châtelaines ou les fermières, levées plus tôt que la servante de La Fontaine, aidaient les gâte-sauce pour accommoder au mieux la gent emplumée qui, tristement, s'abattait du fond des bois jusque dans celui de la casserole : et c'était, autour de la rôtière, l'odeur alléchante des francourlis, des ramerots, des mauvyys, des poche-cuillères ou des foulques dorées par la flamme. Ou bien encore, sans qu'on les consultât, les infortunés poissons au nom archaïque, les darceaux, les barbillons, les linguombeaux, les loches et les chatouilles, abandonnaient à jamais la fraîcheur des eaux vives pour subir les rigueurs du court-bouillon ou le supplice brûlant de la friture.

Est-ce parce qu'elles se livraient aux assassinats nécessaires de toutes ces bêtes comestibles, et les lardaient en perfection, que nos jeunes grand'mères étaient parfois traitées de "pot-au-feu" ? Fi donc ! le vilain mot...

Rappelons-nous bien qu'on a ennobli la cuisine en parlant de l'art culinaire. Oublie-t-on qu'il y a de la poésie en toutes choses, et que celle de l'âtre est une des plus utiles et des plus souriantes ? La chanson de la marmite ou du coquemar en vaut d'autres, et la bassine aux ors atténués où mijotaient religieusement les confitures était un bien joli miroir quand elle reflétait le visage de nos aïeules muées en fées domestiques ou en alchimistes de la bonne chère, digne de notre vénération gourmande.

Leur fait-on grief d'avoir été parfois plus à la basse-cour qu'à la cour ? Étrange injure ! Si elles poursuivaient parfois d'une arme homicide la troupe majestueuse des oies blanches au petit œil noir et furibond, croyez bien qu'avant de les mettre à la croque-au-sel ou d'aller tourner le rouet, elles arrachaient la meilleure de leurs plumes pour écrire, en leurs heures de loisir, ces lettres exquises comme elles en savaient écrire. Et il me semble bien qu'une grande dame du XVII^e siècle, Catherine des Roches, a résumé avec une grâce toute française la vie harmonieuse et rythmée de la ménagère instruite de son époque en écrivant ces vers qui chantent comme l'âme du foyer :

Quenouille, mon souci, je vous promets et
[jure
De vous aimer toujours et jamais ne changer
Votre honneur domestique en un bien
[étranger
Qui erre inconstamment et fort peu de
[temps dure...

Mais, quenouille ma mie, il ne faut pas
[pourtant
Que pour vous estimer et pour vous aimer
[tant,
Je délaisse du tout cette honneste coutume

D'écrire quelquefois. En écrivant ainsi,
J'écris de vos valeurs, quenouille mon souci,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume...